

Lilyan Kesteloot
IFAN – DAKAR

LES SILENCES DE LA LITTÉRATURE AFRICAINE ET LE DISCOURS DES FEMMES

En 60 années d'écriture et 45 ans d'indépendance, les écrivains africains ont illustré une thématique si importante et si diversifiée qu'il peut sembler outrecuidant de rechercher les sujets qu'ils n'ont point abordés ! Mais les critiques sont là pour poser des questions qui dérangent, non par curiosité malsaine, mais pour avancer plus loin et plus profond dans la compréhension de leur temps.

Notre travail fut singulièrement facilité par ce grand rassemblement de 3.000 femmes qui tinrent leurs assises ~~en 1994~~ à Dakar. Les problèmes et les revendications soulevées à ce méga-meeting nous ont renvoyé à nos corpus littéraires, avec un certain nombre d'interrogations que nous allons évoquer ici très rapidement.

De ces nombreux ateliers où des femmes africaines de tous horizons et de toutes langues parlaient librement, il émergeait en effet des protestations et des exigences dont il me semble avoir vu peu de traces dans les romans, pièces ou poèmes de leurs frères et sœurs écrivains.

Est-ce normal en effet que dans toute la production des auteurs mandingues et peuls, de *L'enfant noir* (Camara Laye) à *L'assemblée de djinns* (M. M. Diabaté), de *Amkoulel* (Hampate Bâ), aux *Ecaillés du ciel* (Tierno Monenembo), de *Sous l'orage au Sang des masques* (Seydou Badian)¹ personne n'ait soulevé le problème de l'excision, alors que cette pratique demeure toujours dans ces populations qui occupent de larges parties du Mali, du Sénégal, de la Gambie, de la Guinée, de la Mauritanie, de la Côte d'Ivoire, du Niger, du Nigeria et jusqu'au Cameroun. Une exception cependant : Cheikh Sow, dans une des nouvelles de *Sécheresse*. Et aussi un cinéaste burkinabé courageux Bouraïna Nikiema, avec son film "Ma fille ne sera pas excisée".

Mais Kourouma me direz-vous ? Parlons-en de Kourouma : il évoque bien le viol de la petite Salimata par un féticheur -ce qui doit être tout de même relativement rare- mais sur la coutume régulière de l'excision dans cette ethnie pas un mot.

Il y a mieux : Soyinka le grand défenseur de la démocratie et de l'égalité, n'a jamais fait allusion dans ses écrits à l'excision des jeunes filles yoruba. Lorsqu'on sait que cette coutume est aussi répandue chez les Sonrhäi, Haoussa, Banda, en Ethiopie comme en Erythrée et en Somalie... Signalons pour être juste une noble exception, ici aussi, en la personne de Nurudine Farah et son fantastique roman *Sardines* (1981).

Mais après tout, nos frères ont une excuse qui peut constituer un alibi valable : un ami malinke s'indignait de bonne foi que "l'excision ce sont les femmes qui la font subir aux femmes ! Nous n'y sommes pour rien. Il nous est interdit d'y assister. Nous ne savons même pas quand cela se passe... d'ailleurs, ajoutait-il, cela ne fait pas nécessairement notre affaire !" (Pascal Coulibaly).

- Et c'est vrai. N'est-ce pas pour l'homme un sujet tabou et ne sont-ce pas les femmes qui perpétuent l'accomplissement de ce rite cruel ?- Les Banda ont même une légende pour expliquer cela, elle est assez sordide : une femme qui était rejetée par son mari sous prétexte que son sexe était "sale" alla se plaindre à un circoncisseur qui l'opéra du clitoris. Mais il devint aussitôt aveugle. C'est pourquoi depuis le métier d'exciseuse est réservé aux femmes. Et nous savons qu'elles le pratiquent jusque en France, où leurs victimes viennent mourir à l'hôpital.

¹ Et pas davantage Moussa Konaté, Alpha Diarra, A. Fantouré, W. Sassine, A. Koné.

Bien, acceptons que les écrivains mâles traditionnellement hors du coup, ne se soient jamais posés la question.

Mais les écrivaines ?

On rencontre pourtant chez les écrivains féminins un beaucoup plus large éventail de protestations contre les contraintes sociales et familiales des coutumes anciennes, mais toujours en vigueur dans nos sociétés africaines. Les premières ciblées concernent le mariage. Depuis le mariage forcé ou précoce jusqu'à la polygamie et ses déboires, en passant par les enfants déchirés par la séparation des parents, tout fut dit et bien dit. Faut-il citer Mariama Bâ, Aminata Maïga Ka, Ken Bugul, Fatouma Hamani, Regine Yaou, Adja Boury Ndiaye, Thérèse Kuoh Moukouri, Michèle Assamoua, Anne-Marie Adiaffi et j'en passe ; femmes noires auxquelles fait écho l'algérienne Fatima Gallaïre avec sa pièce simplement intitulée *Co-épouses* ! tout un programme, qui constitue le prix-lourd-à payer pour l'amour toujours désiré, toujours menacé.

L'autre thème majeur des romans de femmes c'est bien entendu la maternité et tout ce qui tourne autour : son besoin, ses retards, ses arrêts et, pire que tout, la stérilité avec son cortège de malheurs. Procréer, tel reste le but du mariage : et l'on accepte de s'y enfermer : "grossesse et naissances. Mort et douleur" écrit la ghanéenne Ama Ata Aidoo. Cela aussi c'est tout un programme. N'est-ce pas un leitmotiv chez Buchi Eméchéta, D. Zanga Tsogo, H. Kaziende, Kacou Oklomin, Amelia Nene, M. L. Tsibinda, Lea Kimbekete, Huguette Satoud ?

Mais comment se fait-il que seules une Philomène Bassek et B. Emechata dans *Second-class citizen* s'élèvent contre la chaîne ininterrompue des maternités ? *La tâche de sang* était le seul témoignage explicite des écrivains francophones sur ces aspirations exprimées au grand Meeting de Dakar. Voici un autre silence de la littérature africaine. En plus de l'excision dont les femmes ne parlent pas plus que les hommes, à l'exception d'Awa Thiam dans un petit essai qui fit scandale en 1978.

Et pourtant sur le sexe, la libération, la promotion de la femme, les Calixte Beyala, les Werewere Liking, les Tanella Boni ont fait sauter tous les verrous. Félicie Safouesse écrit de son côté *Les droits de la femme congolaise* et Titsi Dangaremba (Zimbabwe) décrit la difficile ascension des filles dans la société shona avec *Nervous condition*. Enfin, Angèle Rawiri (Gabon) explose dans *Fureurs et cris de femmes*.

D'autres encore traitent de problèmes politiques ou sociaux plus larges : l'appartheid, la corruption, le pouvoir, la pauvreté paysanne et la misère urbaine. Ainsi Miriam Tlali, Aminata Sow Fall, Ken Bugul, Véronique Tadjo, Bessie Head², Flora Nwapa ; mais sur l'excision rien. Il faudra attendre Beyala en 1995 et Fatou Keïta avec "Rebelle" en 1999.

On pourrait s'étonner d'un troisième silence dans nos romans africains et non des moindres, puisque ce point a fait l'objet d'une motion spéciale au Congrès des femmes : à savoir l'intolérance religieuse. Nous avons plusieurs romans qui mettent en présence l'animisme et l'islam, ou l'animisme et le christianisme. Ils ne soulèvent plus leurs contradictions internes, comme si V. Mudimbe et Mongo Beti en avaient épuisé le thème.

Encore moins traite-t-on des rapports des 2 religions du Livre, que pourtant Sembène Ousmane a bien mis en évidence dans son dernier film *Guelwaar*. Il en ressortait clairement que les tensions existent, et qu'un rien peut les faire très vite dégénérer. Mais dans les romans on chercherait vainement une référence à ces secousses, tandis que foisonnent les références aux heurts des générations, au choc des mœurs modernes et traditionnelles, aux incompatibilités des philosophies occidentale et africaine, aux violences politiques, etc.

² Publiée en Suisse, édition Zoe-Genève.

On peut donc se demander : pourquoi ces silences ? sont-ce des oublis ? des pudeurs ? des craintes ? des auto-censures ?

Il y en a d'autres d'ailleurs : ainsi on ne trouvait pas grand-chose sur les rivalités et les luttes ethniques qui refont surface depuis quelques années. Depuis il y a eu l'école du Rwanda avec Boris Diop, Tadjou, Waberi, etc. Pas grand chose sur le suicide³ et la maladie, hormis les deux romans de F. M. Evembe *Sur la terre en passant* (1965), *Mademba* de Khady Fall et Seydou Sow sur le *Sida*, maladie médiatique. Alors que la folie, le meurtre et même l'infanticide ne manquent guère⁴. Pourtant, la santé n'est-elle pas un souci lancinant et quotidien dans les familles ? Or on pleure, on crie, mais on ne se révolte pas contre la mort. La littérature témoigne surtout d'un Inch Allah plein de résignation.

D'autres aspects de la vie africaine sont aussi occultés par nos romanciers, mais de façon plus subtile : ainsi le recours aux grisgris, envoûtements, sacrifices, est souvent évoqué. Mais nos auteurs situent généralement ces pratiques dans des milieux ruraux ou populaires, les rejetant ainsi hors des cercles lettrés, censés plus critiques, plus rationnels. Ou alors, comme dans la *Grève des Battu*, ces mœurs sont tournées en dérision. Ce qui est une autre façon de s'en désolidariser.

Alors que la façon dont "le maraboutage" s'est répandu jusque dans les plus hautes couches de la société africaine, n'est un secret pour personne. Nous savons qu'il sévit même dans les universités ou les milieux juridiques.

Les écrivains cependant dessinent plus volontiers des personnages d'étudiants ou d'intellectuels qui s'opposent à ces pratiques et croyances, voire qui les ignorent. Je songe à Sassine, Labou Tamsi, Boris Diop, Aminata Fall, Mariama Bâ, et avant eux à Mongo Beti, Oyono, Philombe, Ch. Hamidou Kane, Ake Loba, Seydou Badian, etc.

Peut-être que ces silences –ou ces lacunes– actuels de la littérature africaine ne sont que provisoires. Peut-être aussi cela tient-il à la condition sociale des auteurs. Pour la plupart ils et elles appartiennent à une bourgeoisie fort instruite, qui a pris ses distances avec des coutumes archaïques. Qui répugne à des comportements primitifs, que l'intellectuel réprouve officiellement.

Mais il n'est pas question, je le souligne, de faire ici le procès des silences de nos écrivains africains. Nous essayons seulement d'évoquer des non-dits, des thèmes absents ou négligés pour divers motifs. Ceux-ci pourraient constituer les éléments d'une étude approfondie, où entrerait sans doute une part de socio et de psychocritique.

Et nous ne pensons pas que ce serait inutile, comme l'écrit si tristement Ama A. Aidoo à propos de la condition féminine...

"Quelles nouvelles questions allons-nous poser puisque nous savons que les réponses sont déjà connues ?"⁵.

...Car il est plus commode, avouons-le, de scruter et fouiller un champ de recherches comme le patrimoine littéraire, que de changer, sur le terrain de la vie, le désordre bien établi qu'on nomme abusivement l'ordre des choses !

X

X

X

³ On en trouve dans le roman *Lazou* de Régine Yaou...

⁴ Fama Diagne Sène, Ken Bugul, Mariama Bâ, Williams Sassine, Boris Diop, Ibrahima Ly, Kadidiatou Hane.

⁵ On trouvera une bibliographie bien étoffée sur la littérature africaine féminine dans les numéros 117 et 118 de la revue *Notre Librairie* –1994 – Paris). Complétée par des ouvrages plus récents dans *Histoire de la littérature négro-africaine* (Karthala 2001).